

LEMPEREUR, FRANÇOISE et XAVIER ISTASSE. *Les Wallons du Wisconsin. The Walloons in Wisconsin*. SPW-Éditions [Service public de Wallonie] « Identité », Centre d'archéologie, d'art et d'histoire de Jambes, 2012, 215 p. et disque DVD. ISBN 978-2-9540045-2-5

Jean-Pierre Pichette

Volume 11, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018546ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018546ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pichette, J.-P. (2013). Compte rendu de [LEMPEREUR, FRANÇOISE et XAVIER ISTASSE. *Les Wallons du Wisconsin. The Walloons in Wisconsin*. SPW-Éditions [Service public de Wallonie] « Identité », Centre d'archéologie, d'art et d'histoire de Jambes, 2012, 215 p. et disque DVD. ISBN 978-2-9540045-2-5]. *Rabaska*, 11, 236-239. <https://doi.org/10.7202/1018546ar>

orale. Une telle enquête permettrait de recueillir des données dans toutes les régions du Québec et peut-être de trouver la clé de l'énigme. Chacun de nous peut témoigner des habitudes de consommation dans nos familles respectives, mais il apparaît évident que l'urgence est de recueillir les témoignages des aînés. Que voilà un beau sujet de recherche pour les ethnologues !

BERNARD GENEST

Société québécoise d'ethnologie

LEMPEREUR, FRANÇOISE et XAVIER ISTASSE. *Les Wallons du Wisconsin. The Walloons in Wisconsin*. SPW-Éditions [Service public de Wallonie] « Identité », Centre d'archéologie, d'art et d'histoire de Jambes, 2012, 215 p. et disque DVD. ISBN 978-2-9540045-2-5.

L'objet de ce livre est clairement énoncé par son titre, comme son point de vue et la période visée sont circonscrits par le sous-titre : « *Nos cousins d'Amérique ont émigré il y a 150 ans... They left Belgium 150 years ago...* ». Dès lors, il s'agit de retracer, du point de vue de la Wallonie d'aujourd'hui, le parcours de cette population française de la Belgique, émigrée aux États-Unis au milieu du XIX^e siècle, dans un ouvrage bilingue, signe implicite de la précarité de la langue d'origine de ces immigrants. Et, en cinq chapitres, l'ouvrage, qui appartient nettement à la catégorie des beaux livres – album carré de grand format, couverture rigide, papier glacé, texte sur deux colonnes en français sur la belle page et en traduction anglaise en regard sur la fausse page –, s'y applique avec une abondante illustration – plus de 200 photos et images, en noir et blanc et en couleur, plusieurs pleine page, quelques-unes sur une double page, mais dont le tiers seulement a une légende.

Françoise Lempereur, l'auteur du texte⁴, écarte d'emblée la fabulation qui ferait des Wallons les fondateurs de New-York. Avant le XIX^e siècle, écrit-elle d'après ses recherches, « la présence wallonne en Amérique du Nord se réduisait à quelques missionnaires catholiques » (p. 21), dont le récollet Louis Hennepin (1626-1705). Le véritable mouvement d'émigration du Brabant wallon et du Namurois vers le Wisconsin – entre 5 000 et 15 000 personnes – fut plus tardif et date en fait des années 1855-1858. Les causes économiques du départ sont connues : entre autres, le morcellement des terres et l'épidémie de mildiou attaquant la pomme de terre ont appauvri les agriculteurs et les ont rendus vulnérables aux manœuvres ambiguës d'agents recruteurs peu scrupuleux ; il y eut sans doute aussi des raisons d'ordre religieux chez certains

4. Ce compte rendu ne traite pas du documentaire de Xavier Istasse, l'éditeur nous ayant fourni un DVD européen, malheureusement illisible par les lecteurs vidéo nord-américains.

groupes minoritaires protestants. Après une traversée pénible, où elles furent victimes d'escroqueries et de mauvaise alimentation, les premières familles, parties du village brabançon de Grez-Doiceau, se dirigent vers les rives du lac Michigan ; « la destination-phare était le Wisconsin » (p. 41), ce nouvel État (1848) situé au centre-nord des États-Unis. Elles s'établissent dans la péninsule de la Porte, près de la baie Verte (Green-Bay), sur des territoires confisqués aux « Sauvages » relocalisés dans des réserves, se rapprochant ainsi de la population d'origine canadienne qui s'exprimait aussi en français. Durant les premières années, une épidémie de choléra (1856) et la Guerre de Sécession (1861-1865) firent quelques victimes, mais l'immense « feu de Peshtigo » en fit davantage en 1871, plus de 1 000 morts, dont de nombreux Wallons. L'installation de ces Européens fut certes difficile dans ces forêts, loin de tout, malgré l'hiver, mais progressivement ils reconstituèrent la vie de leur pays et donnèrent à leurs nouveaux villages des noms familiers : Walhain, Luxemburg, Champion, Rosière, Namur, Brussels et Grand-Leez ; la tradition orale rapporte même que ce dernier aurait été rebaptisé Lincoln parce que le président des États-Unis était « grand et laid » (p. 87).

Jusqu'à quel point ces Belges isolés, dont les liens avec la mère patrie auront été fragmentaires, de courte durée ou complètement coupés pendant un siècle, sont-ils restés attachés aux pratiques ancestrales ? Journaliste-productrice à la radio-télévision publique belge durant une trentaine d'années, Françoise Lempereur avait déjà effectué plusieurs reportages sur cette population, soit « une dizaine d'enquêtes [...] entre 1973 et 1982 » (p. 97), qui ont produit des publications et des documentaires substantiels. Dès 1973, elle avait observé l'exceptionnelle résistance du wallon, cette langue marginale conservée par voie « purement orale ». En juillet 2011, elle a voulu vérifier, au moyen d'un questionnaire administré systématiquement par des collaborateurs, l'état de cette tradition afin d'en tirer « une description historique et actuelle de la présence wallonne au Wisconsin » (p. 173). Elle la développe en six points.

Comme très souvent il arrive, le patrimoine immobilier (*habitat et architecture*) est là aussi menacé : un seul des dix-huit fours à pain recensés trente ans plus tôt subsiste, sans avoir été « réhabilité » ; des maisons wallonnes en briques sont encore habitées, les maisons primitives en rondins qui les ont précédées ayant été remplacées par des maisons plus spacieuses, à l'exception d'une seule, meublée comme autrefois, qu'un couple sauvegarde comme un musée privé ; il reste encore quelques églises, une école, mais les moulins, les scieries et les embarcadères ont disparu. Les Wallons ont d'abord vécu de la chasse, de la pêche et de la cueillette, puis de l'agriculture (*alimentation, approvisionnement et économie*) ; la production laitière a pris le dessus, puis le travail s'est déplacé dans les industries du voisinage et la scolarisation a

attiré les jeunes vers les grands centres. La cuisine belge – bouillon, boulettes, saucisses, *djote*, tartes et gaufres –, pourtant persistante dans les familles, n'est pas disponible dans les restaurants. Pour la préserver, on a réuni, en un recueil publié localement, un certain nombre de recettes culinaires ; ce document a la particularité d'évoquer même les coutumes qui avaient cours selon les moments de l'année (*fêtes et saisons*), ce qui en fait un témoignage qui « éclaire sur un état ancien de certaines traditions, modifiées ou même disparues dans leur région d'origine, la Wallonie » (p. 113). Parmi les fêtes calendaires et cycliques toujours vivantes, on relève la Saint-Nicolas (6 décembre), Noël et le jour de l'An, les veillées d'hiver, le temps du carême et Pâques, la fête des moissons à la fin des travaux des champs, et les jours de kermesse comportant repas, jeux et danses. La bonne humeur et la joie de vivre de cette population (*jouer et causer*) se manifestent dans les salons (bars), où les hommes boivent entre eux (aujourd'hui avec les femmes) – on a même lancé une brasserie de bière belge artisanale – et se divertissent en jouant aux cartes (le *couyon*), aux dés, au billard, ou en se disant des contes facétieux ou *fauves*, en wallon seulement – et non en français qui n'a pas été transmis ; avec l'instruction obligatoire, c'est l'anglais qui le remplaça. D'où cet appel de l'auteur à un travail d'envergure sur cette langue wallonne en train de s'éteindre, qui emploie toujours des mots jugés archaïques en Belgique. – Sa jovialité s'exprime encore d'autres façons (*chanter et danser*), car l'auteur a recueilli une cinquantaine de chansons, traditionnelles⁵ ou littéraires avec des cantiques, et présente quatre chanteurs qui les lui ont confiées. Aux trop rares pièces instrumentales et aux danses anciennes abandonnées, on a substitué les contredanses étatsuniennes – en rond, en ligne, ou *carrées* (quadrilles), *callées* toutefois en wallon –, métissage oblige. En plus des églises paroissiales, la majorité catholique, qui fut encadrée par des prêtres belges venus dans la région, manifeste sa foi (*croyances*) par de nombreuses chapelles, la plupart érigées en ex-voto (par exemple pour que les enfants naissent en parfaite santé), par le pèlerinage du 15 août et le souvenir des apparitions de la Vierge à Adèle Brice en 1859. La messe dominicale et sur semaine, les prières aux repas (le bénédicité et les grâces), la récitation du rosaire le soir, les neuvaines, les processions figurent encore parmi les pratiques régulières, comme les statues, les images pieuses, l'eau bénite sont des sacramentaux toujours à l'honneur. On entretient également la dévotion à saint Donat, saint protecteur et guérisseur, comme on a recours aux guérisseurs pour les brûlures et les maux de dents, aux rebouteux, et à la médecine populaire.

Si des pressions « démographiques, économiques et socioculturelles » mènent au pessimisme quant à l'avenir de cette culture minoritaire – et les

5. La chanson *I want to the market* perd son caractère bilingue, quand elle est traduite entièrement en français ou en anglais...

signes ne manquent pas : population vieillissante, dégradation économique, perte d'ethnicité et uniformisation culturelle suite à la scolarisation dans le broyeur étatsunien, entraînant l'interruption de la transmission des valeurs... – l'auteur trouve des raisons d'espérer dans « l'existence de liens forts par-delà l'océan et une mise en valeur de l'héritage des pionniers de la part de différents acteurs culturels américains ». En effet, peu à peu depuis la Deuxième Guerre mondiale, la Belgique a redécouvert ces Wallons oubliés. Un projet de « village national belge » fut proposé dans les années 1960, une association belgo-américaine a organisé des échanges entre Wallons des deux côtés de l'Atlantique dans les années 1970, des journées belges et autres, toutes des initiatives de bénévoles locaux sans aucun appui du gouvernement de la Belgique ; l'association Wallonie-Wisconsin déplore l'absence de monument honorant la mémoire des exilés wallons au pays d'origine alors qu'à Namur, aux États-Unis, un site historique a été inauguré en 1994 et qu'on est à mettre sur pied un centre culturel.

Ce portrait condensé de la culture populaire des Wallons du Wisconsin, qui tire parti des entretiens et des témoignages oraux recueillis sous la direction de l'auteur depuis 1973, se superpose constamment, dans une étude comparée, aux données consignées par deux universitaires étatsuniens à la fin des années 1970 de même qu'aux diverses sources imprimées. En vérité, ce livre rend hommage aux Wallons du Wisconsin, et leur découverte prend l'allure d'un pèlerinage inattendu dans le passé de la Belgique francophone, non pas en scrutant un lieu historique du vieux continent, mais en sondant les descendants étatsuniens des exilés du XIX^e siècle, eux qui ont conservé la couleur de la langue et des valeurs aujourd'hui altérées dans la mère patrie et qui, plus que les immigrants d'autres origines du Wisconsin, restent fortement cramponnés à leurs racines européennes. Voilà une synthèse remarquable, fruit de longues années d'étude, et un outil de référence pour le chercheur qui voudra s'intéresser à l'émigration et au métissage obligatoire qu'il entraîne généralement.

Vu d'ici, on souhaiterait connaître la nature du rapport qui a pu s'établir entre les Wallons et les Canadiens français établis au Wisconsin. L'auteur en a semé quelques indices dans son exposé : quelques chansons traditionnelles canadiennes insérées dans le répertoire wallon ; et la liste des noms de famille, plus de 800, compulsée à l'aide des annuaires téléphoniques (p. 204-208), dont de nombreux patronymes, qui, de l'aveu de l'auteur, « peuvent être d'origine franco-canadienne (*Rioux* par exemple) ». Quelqu'un voudra un jour examiner les échanges de voisinage entre ces deux populations, préciser leur type et leur fréquence, et en rapporter d'autres traces.

JEAN-PIERRE PICHETTE
Université Sainte-Anne